

Présentation du livre de Daniel Bartoli *Si l'honneur est en jeu*¹

D'où convient-il de lire le livre de Daniel Bartoli *Si l'honneur est en jeu* ? D'où parlerai-je pour vous en rendre compte ? La question n'est pas simple. Elle n'est pas simple parce qu'elle est, comme telle, l'énigme de la psychanalyse, posée à la racine et parcourant tout l'ouvrage. *Si l'honneur est en jeu – Cinq questions à la psychanalyse* : faudra-t-il faire la liste de ces questions, au risque de les redire ? Ou tenter d'y répondre, en cherchant ce qui pourrait les lier et les mettre en fonction ? Je ne crois pas. La question que pose Daniel Bartoli est radicale. Elle porte sur l'analyse comme champ, comme registre, comme genre de questions, comme genre littéraire. Et pour lire Daniel Bartoli, peut-être convient-il d'abord d'entendre ce mot de *question*, comme : cinq invectives, cinq injures à la psychanalyse — cinq traits vexants qui mettent l'analyse en place d'analysante. D'où il convient de lire l'ouvrage : en se laissant insulter, amicalement.

Un livre ne fait pas *d'avance* interprétation, et il semble qu'il y ait là un malentendu. Il semble qu'un livre ordinaire de psychanalyse soit en réalité un livre d'opinion *sur* la psychanalyse. Un livre qui réussit en son genre est un livre qui se tient précisément à l'intérieur d'un genre, le justifie, le fait tenir. Même s'il parle contre son genre ; de toute façon il le présuppose, il en dit quelque chose, il en énonce quelque chose. Aujourd'hui la psychanalyse est devenue une littérature de genre, se donne un genre de littérature — un genre qu'on commence à connaître par cœur, avec un certain ras le bol d'ailleurs. À l'intérieur de ce cadre, un livre se met à agir comme un analysant dans le cadre d'une séance : il ne peut pas savoir ce qu'il dit, précisément parce qu'il croit qu'il dit *quelque chose*.

Mais Bartoli, lui, prend la question à ras, et propose un *genre de livre sans opinion*. Qui ne s'embarrasse pas, qui ne s'excuse pas avec des opinions. Dès le départ on le reconnaît comme analyste à ce qu'il ne s'excusera pas de ne pas être psychologue. Et là nous pouvons recommencer d'avoir peur, et d'en jouir, parce que votre projet Daniel, avouez le, c'est de déchaîner la jouissance. C'est sensible dans votre style, dans votre humour, vos colères, votre pessimisme marrant sur les pratiques les plus glauques et les délires les plus installés, en Occident ou ailleurs, à échelle institutionnelle ou sociétale. Il

¹ D. Bartoli, *Si l'honneur est en jeu. Cinq questions à la psychanalyse*, Paris, Éditions des Crépuscules, 2010.

semble que vous l'avez écrit pour faire interprétation et qu'on doive le lire comme tel.

Argument de la première question : Sans illusion ?

Parce que nous détruisons les illusions, on nous accuse de mettre en péril les idéaux².

La première question est d'ordre épistémologique ; elle interroge l'existence de la psychanalyse et de son objet, si elle en a un, la place de l'acte et du mouvement analytique, s'il y en a un, dans le religieux et le philosophique, si ça existe, si ça peut exister en bloc. Daniel Bartoli met donc en tension la « 37^{ème} Conférence d'introduction », où Freud répondait aux philosophes, et l'*Avenir d'une illusion*, adressé aux prêtres et aux phénomènes religieux. Malgré les dénégations de Freud lui-même, la psychanalyse est *aussi* une vision du monde, parce qu'une « vision », c'est à la fois ce sur quoi elle opère — le fantasme, et ce *avec quoi* elle opère — l'interprétation. Elle est donc *aussi* une illusion, avec ceci de particulier qu'elle se maintient au plus proche du foyer — l'illusion du sexuel, du rapport sexuel, de l'amour, dont elle se tient si proche, si loin si proche, et qu'elle défait. La psychanalyse tient le milieu entre une vision et une illusion. Elle erre de leurre en erreur, et comme telle, elle s'y tient.

Le fantasme, rappelle l'auteur, est un mode de connaissance. Partant, il borde un réel. Le fantasme est déjà une couche externe, une enceinte, une protection contre les invasions du réel. Il met l'envahisseur d'un côté et le protégé de l'autre ; et lui-même comme fantasme, il sert à protéger. Protéger ou défendre, cela permet surtout de supposer qu'il y a quelque chose à défendre, et quelqu'un pour le défendre. Mais rien n'est moins sûr qu'on soit quelqu'un qui protège quelque chose, ou qu'il y ait quelque chose qui doit être protégé en quelqu'un — et l'illusion n'est dès lors plus de l'un ou de l'autre côté de la méconnaissance du sujet, l'illusion ce n'est plus l'une ou l'autre face de la vérité, ça sert à la présupposer, la vérité. Qu'il y en ait une, qui soit celle du sujet. Ça c'est un acte de foi ; c'est le fantasme fondamental du sujet de la philosophie. L'illusion est généralisée — l'illusion c'est qu'il y ait un objet du désir, à faire garder par un sujet du désir. L'illusion n'est pas une relation entre un sujet et un objet, mais radicalement ce qui les fait *être*.

L'illusion ne porte donc pas sur un contenu mais sur une structure : il n'y a pas de côté ou de l'autre de l'illusion — il n'y a pas d'un côté ou de l'autre de la psychanalyse comme vision du monde. Ce n'est pas « oui ou non », « ou bien ou bien » :

L'illusion s'entend dès lors comme la manifestation du désir dont elle donne la direction, indique la puissance, sublime (ou idéalise) le contenu. À ce titre elle s'offre à l'interprétation du mouvement désirant, en cela elle est une

² S. Freud, *Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique* (1910), conférence d'inauguration du deuxième congrès analytique.

force ; figée dans une permanence quelconque, elle est faiblesse ; dans les deux cas, unique recours.

Argument de la deuxième question : Et Jocaste ?

Des analystes se sont déjà mêlés de parler de Jocaste. Un « complexe de Jocaste » court dans un numéro récent de la RFP, signé Marie-Christine Laznik³, avec ce résumé :

L'auteur suggère que, à la ménopause, une femme revit des fantasmes incestueux qui prennent pour objet le fils devenu adulte, ce qui est inouï et serait à la racine de la rareté de la littérature psychanalytique sur cette période de la vie. Pour lutter contre ces fantasmes, de nombreuses femmes abandonnent alors la sexualité. L'auteur propose le concept de « complexe de Jocaste » pour rendre compte de cet ensemble. Être capable de se faire toujours aimer et désirer constitue une véritable eau de Jouvence pour une femme. Pour cela, il faut encore un regard aimant du partenaire, seul capable d'assurer la féminité d'une femme...

Donc Œdipe n'est pas le seul à souffrir d'un complexe familial : je ne sais pas qui ça peut rassurer de l'apprendre. Ça peut soulager les analystes, ça peut éventuellement désangoisser la patiente — mais je ne vois pas très bien ce que ça apporte.

Mais Daniel Bartoli renverse complètement la question. Qui se souvient que Jocaste est *une* femme ? De quoi ça se soutient, *une* femme comme Jocaste ? Non pas : quelle est sa part dans le drame œdipien, mais : quelle est l'autre part, la femme qui existe hors de la mère, qui insiste hors des épousailles ; qu'est-ce qui fait que Jocaste est une femme ?

Car enfin quelle est cette figure de la mère qu'on épouse ? Qui est-elle pour que de son désir il ne soit jamais question autrement que dans l'affirmation du refoulement voire de la forclusion ? Figure tutélaire, elle est la reine qui revient comme trophée au vainqueur de l'épreuve. Dans cette mesure, elle n'a pas à prendre position dans ses nouvelles épousailles. Voilà donc une femme élue qui ne désire rien d'autre qu'être le jouet du destin, en place d'objet ou de pur signifiant. Où et comment la femme se situe-t-elle ?

C'est la mère elle-même qui, pour être femme, *demande* à être refoulée, refoulée ou forclosée, comme mère. Pas « déniée ». Elle n'existe dans le désir, elle n'existe comme noyau délirant d'un désir de l'homme, qu'en tant qu'elle peut dire, à tout moment : je t'engendre mais ça n'est rien. Ne fais pas d'un rien, ne fais pas toute une histoire de ta propre naissance. Ce n'est rien. D'ailleurs tu n'es rien peut-être. Dans le désir d'Œdipe il y a une mère primordiale qui appelle, qui tire elle-même les ficelles de sa propre forclusion. Oublie moi comme mère — oublie toi comme fils — et je serai LA femme, celle qui n'existe pas. La tentation de faire exister LA femme, elle est à l'œuvre, à portée de main, dans la clinique de la psychose. Elle coûte les yeux de la tête.

³ *Revue française de psychanalyse*, 2005/4 (volume 69).

Une note en bas de page — parce qu'il faut toujours lire les notes en bas de page : « Œdipe, nourrisson-anonyme semblable à tout autre, doit être anéanti⁴. »

Au passage, on peut remarquer que cette disposition se situe dans la logique de la psychose puerpérale. La destruction de l'enfant s'entend comme la version hard de l'amour parental idéalisé dans la figure de l'amour maternel ; son pendant, l'amour filial, comporte avec lui un point commun version soft : il est « naturel », entendre ici « obligatoire », donc indiscutable.

Originale liaison entre névrose et psychose. Le névrosé a tout loisir de se dire : ô n'être jamais né, dire qu'on ne m'a pas demandé mon avis pour naître, que j'aurais mieux fait de ne pas. Et je ne sais même pas qui je suis, qui j'étais au temps de la grisaille génétique où j'étais n'importe qui, n'importe quoi, personne. Le névrosé se construit autour de ce « rien peut-être », et il peut tranquillement supposer qu'il existe, parce que c'est sa propre parole qu'il fait porter à la mère : quand même, qu'est-ce qui lui a pris de me faire naître, moi, et pas un autre...

Mais à supposer qu'il l'entende vraiment, sous une forme non inversée, à supposer que la mère y soit vraiment pour quelque chose, dans son propre rien peut-être...

Argument de la troisième question : Vous avez dit Symbolique ?

Pourquoi un silence discret sur la circoncision, et un tollé de l'Occident sur l'excision ? Ici, seule longue citation de l'auteur pourra nous mettre au parfum.

La manœuvre est condamnée sans appel au nom des droits humains et des principes universels. Et les mêmes qui admettent sans barguigner la pratique ordinaire de la circoncision se mobilisent noblement contre l'excision et ses effets dans un climat d'oblativité où la militance le dispute au caritatif humanitaire propre à susciter quelque suspicion. Les instances internationales, promptes à se mobiliser pour les causes où se reconnaissent essentiellement la promotion et la défense des idéaux constitués par les sociétés occidentales, ne sont-elles pas allées jusqu'à entreprendre de coûteuses autant qu'inutiles campagnes de « sensibilisation », censées résoudre cette barbarie dont elles seraient naturellement exclues ? En dernier recours, l'appareil juridique est requis pour organiser la répression, où l'on voit un interdit chasser l'autre sans autre bénéfice que de produire de bonnes consciences sans inquiétudes, des familles stigmatisées, des femmes victimisées.

La question est : pourquoi deux traitements si opposés pour des pratiques toutes deux d'un autre âge et tout aussi agressives, qui attentent au corps de l'enfant, et, qui ressortissent d'idéaux que la psychanalyse aurait rangé au rancart des illusions fondatrices d'aliénation ?

Circoncision et excision sont deux symptômes sociétaux :

⁴ D. Bartoli, *Si l'honneur est en jeu*, op. cit., p. 22.

- Le premier est assimilable au symptôme névrotique résultant du refoulement en une formation de compromis acceptable pour la conscience. Dans cette formation le réel est symbolisé.
- Le second se présente comme pure effraction du réel à l'instar d'une manifestation psychotique. C'est la forclusion qui règle son débit pour un déchaînement imaginaire du réel.

Dans les deux cas, il s'agit des modalités d'une condamnation sans appel portant sur le sexuel.

Quatrième question : Père, pourquoi ?

Père, pourquoi m'as-tu abandonné, père ne vois-tu pas que je brûle. Et puis finalement, père : pourquoi ? C'est un slogan. La figure de Dieu, c'est la figure du père idéalisée — entendons le au féminin : la figure idéalisée du père ; parce qu'un père idéalisé, ça n'existe pas tout seul. L'idéalisation fait seulement contrepoids à un truc bien connu :

Dans une structure sociale telle que la nôtre, le père est toujours, par quelque côté, un père discordant par rapport à sa fonction, un père carent, un père humilié [...]. C'est dans cet écart que gît ce qui fait que le complexe d'Œdipe a sa valeur — non pas du tout normalisante mais le plus souvent pathogène⁵.

Donc Dieu, sinon la barrière est poreuse aux errements, aux carences du père, et les fantômes du pire infusent directement dans le réel. Malheureusement il y a un tiers de l'humanité pour lequel ça ne marche pas : l'Islam. Dès la première question vous rappeliez que toute la psychanalyse est affaire d'échafaudage, que Freud se proposait d'abandonner sa théorie si un seul patient ou un seul fait clinique venait à la contredire. Voici typiquement un point de déséquilibre où insiste l'auteur : pour l'Islam, ça ne marche pas. Ni religion du père — le judaïsme, ni religion des fils — le christianisme. L'Islam arrive-t-il en troisième terme, premier dans l'ordre du concept ?

Aussi qu'en est-il, quand ce n'est plus le père qui fonde la fabrication de Dieu ?

Cinquième question : jusque-là et jusqu'à quand ?

La cinquième question sera le piège final du livre — final parce qu'il déboîte jusqu'à la construction du livre. Pour qui regarde la table des matières, on trouve six questions, et pas cinq ; et l'on peut à la fin se demander : laquelle est en trop, laquelle n'était pas annoncée comme telle, laquelle était la clandestine, la en douce, la en plus ? Ne cherchons pas laquelle, c'est celle-là. Cherchons plutôt pourquoi ce dédoublement que vous faites subir à la cinquième question. *Jusque-là*, qui fait feu à volonté sur les institutions psychanalytiques et les Écoles ; et *Jusqu'à quand*, qui crie au feu, avec le mot de la fin sur « légiférez ».

Dans *Jusque-là*, Daniel Bartoli fait ce qu'il aime avec le plus de bonheur, apparemment, en tout cas pour moi qui vous lis, à savoir qu'il exprime

⁵ J. Lacan, « Mythe individuel », *Ornicar...* p. 305.

sa colère. Un côté sauvage. Et il semble dire, en force : « Sexe, argent, pouvoir : voilà, analystes, ce que vous avez fait de la psychanalyse, le reste est rouage et camouflage, une grande illusion, le grand baroque — le grand macabre — des Écoles autorisées ». C'est bien fait pour déclencher.

Et dans nos discussions préalables, il s'est avéré qu'il y avait une question dans la question : « d'où est-ce que je m'autorise, qu'est-ce qui me permet de dire ça ? » Et je vous ai proposé, Daniel, une tentative de réponse. La réponse c'est : moi. Je vous dis : là c'est pour des gens comme moi que vous écrivez, et vous faites interprétation pour moi. La question posée en dernier ressort, c'est au fond celle de l'interprétation sauvage. Une interprétation *méta-*, une interprétation qui excède le champ de la psychanalyse, et qui porte ou qui se lance nettement hors du seul cadre où elle opère, la séance.

On lira l'ouvrage de Daniel Bartoli deux fois. La première sera la lecture courante, où tout semblera couler, jubiler, en rigolant de plaisir. Le goût de l'empoignade, des gifles, la fraîcheur du style. Mais la deuxième, sera consacrée à comprendre son puzzle, ses pièges, son *truc* qui se défait à chaque mot et entre chaque mot. Et le lecteur verra émerger les contours, les arrêtes, les tours de l'auteur, jamais systématiques, encore moins théoriques. J'ajouterai une question à vos cinq premières, celle que je vous avais tantôt posée en plaisantant : *mais enfin Daniel, en redécouvrant comme vous le faites la joie intransigeante, la joie incluse de bonne heure dans la psychanalyse, qui voulez-vous décourager ?*